

Marc Large

Toi, qui que tu sois

roman



Editions **Passiflore**

Marc Large

Toi, qui que tu sois

roman

Editions **Passiflore**

*Toi, qui que tu sois,
je te suis bien plus proche qu'étranger.*

Andrée Chedid

Janvier 2013. Désert de Tanezrouft. Mali.

Il n'y a pas d'endroit au monde plus inhospitalier. Fournaise ardente qui ferait fuir Sheitan lui-même. Les rares formes qu'offre ce paysage martien vacillent et dansent telles des flammèches démoniaques dans l'air raréfié. Ultime invitation à la folie. Un homme, cependant, ne craint plus cet enfer sur terre. Anzar Bilal Awinagh. Il a revêtu sa plus belle tunique. La blanche, bien que le bleu soit d'usage chez le Tamasheq. Même si les hommes bleus ont quasiment disparu, son père l'est toujours, au point que l'indigo du tissu recolore sa peau. Le chèche d'Anzar est blanc aussi. Il le protège du vent et du soleil, les plus brûlants du globe. Ce foulard ne laisse apparaître que ses yeux ambrés et pourtant son nom, Awinagh, signifie « celui qui a les yeux bleus ». Peut-être un ancêtre phénicien, grec ou romain. Ôter ce turban, découvrir son front et sa bouche serait déshonorant, ne cacherait plus ses émotions et ne protégerait plus les muqueuses et orifices faciaux des djinns ou Kel Ténére... les démons du désert. Chez le Touareg, c'est l'homme qui porte le voile. Il est fier et droit sur sa monture. À chaque pas de celle-ci, il ondule comme dans une chorégraphie lascive. Il médite constamment. Il pense.

« Je serai au campement de Lumsi dimanche soir, inchallah. »

Les étoiles sont sa boussole. Son ombre et celles de ses dromadaires sont une horloge. Son azalaï, sa caravane, est composée de sept bêtes peu chargées et il a l'habitude depuis l'enfance de parcourir de plus grandes distances. Une fois par an, il va de Taoudéni à Mopti avec une cargaison de cent kilos de sel par tête. De mémoire d'homme, ses ancêtres ont toujours vécu dans cette région du Sahara et il a hérité d'eux un important troupeau. Son père n'a jamais voulu remplacer ses animaux par des camions 4x4. Il a choisi pour ce voyage les plus beaux, à la blancheur immaculée. Il aura quitté l'Erg Chech et ses immenses dunes de sable en fin de journée. Ces drapés aux plis serpenteux et safranés régalaient ses yeux. Ce silence et cette solitude ne sont pas une souffrance pour lui. Il ne voit pas le vide, mais au contraire une immensité parsemée de milliers de sculptures gracieuses. Rien n'échappe à sa pupille avisée. Ici les traces d'une gerboise, là celles d'un fennec. Il parcourt un grand livre ouvert. Le soleil commence à décliner et les ombres s'allongent. Il va devoir entraver les dromadaires pour la nuit, faire du feu, préparer la taguella, le pain qu'il fera cuire sous les braises, la cendre et le sable brûlant, prier et enfin deviser avec les étoiles.

Enfin la halte au pied d'une grande barkhane, cette dune mouvante en forme de croissant qui marque la limite de l'erg. Quand elle fait trente mètres de haut, elle avance de dix mètres par an, et quand elle ne fait que dix mètres de haut, elle se déplace de trente mètres. Ses aïeux connaissaient les secrets

de cette équation et ils utilisaient la colline de sable pour cacher en son sein le trésor familial. Ils savaient parfaitement à quel moment ils pourraient récupérer à l'arrière de celle-ci les biens qu'ils avaient déposés à l'avant. Anzar sourit en réalisant qu'il pense beaucoup à son père aujourd'hui. C'est vrai qu'il l'admire plus que quiconque. Il se rappelle la fois où celui-ci avait sauvé un missionnaire chrétien perdu dans le désert et dont le compagnon d'infortune était déjà mort de déshydratation. Il avait recueilli le Français et l'avait soigné, ce qui avait engendré une longue amitié faite d'échanges de savoirs.

La famille d'Anzar, appellation du dieu de la pluie dans la mythologie touarègue, était avant tout animiste. Son deuxième prénom, Bilal, en arabe, veut dire « eau ». L'eau si précieuse. Signe d'une forme de pluralisme religieux qui s'est installé petit à petit dans sa famille, principalement au contact du Père blanc. Anzar est donc animiste avec les Kel Tamasheq, chrétien avec les catholiques, musulman avec les Arabes. Mais c'est un secret. Un lourd et dangereux secret. Quand son père avait aperçu la frêle silhouette titubante du missionnaire, il l'avait interpellé par un cri : « Salam ! », avant de l'entraîner urgemment sous sa tente pour le soigner. Il allait apprendre plus tard que la paix se dit « shalom » chez les Juifs, pas très loin du « salut » chrétien. Il allait assimiler beaucoup de choses : lire et écrire le français, découvrir la géographie, l'histoire et même une pratique inconnue des Tamasheqs : la nage ! Et tout ce savoir est revenu à Anzar. Il se revoit enfant, pataugeant puis ajustant de mieux en mieux ses gestes dans les gueltas, les cuvettes d'eau des Ifoghas.

Anzar s'allonge à l'abri du vent en songeant à ces temps anciens, le cœur rempli de nostalgie. Il scrute les étoiles pour apaiser son esprit bouillonnant et se dit que s'il en manquait une, il le verrait probablement, tant il les connaît. Il pense à Lumsi, espérant qu'il sera l'heureux élu, dimanche prochain. Apaisé, il s'endort. Seul sur des centaines de kilomètres carrés. Seul au monde.

**19 mois plus tard. Le 1^{er} septembre 2014.
Bayonne.**

Faites la guerre, pas l'amour! (Charlie Hebdo)

Militaire! C'est le rêve! Le fantasme absolu. L'aventure, les voyages, le soleil... L'uniforme! Pas vrai les filles? Bon je reconnais qu'on en voit davantage faire des va-et-vient entre la Mie Câline et l'escalator du métro de la ligne 13 que dans les oasis sahariennes.

Mais youpi : l'opération Barkhane est lancée depuis un mois en remplacement de Serval. C'est la même chose. Ne le répétez pas, c'est un secret. Une bonne guerre chez les Arabes et les Blacks, et hop, le président remonte dans les sondages et ça relance l'économie. Ce n'est pas compliqué.

Le budget mondial de la défense c'est 1700 milliards de dollars par an. Il faudrait dix fois moins pour stopper la famine dans le monde mais il y a eu erreur d'interprétation sur la multiplication des pains. La vente d'armes, c'est 8 milliards d'euros de chiffre d'affaires par an pour la France! J'ai lu ça dans le Point, entre un dossier sur les femmes voilées et un autre sur les francs-

maçons. Ils ont omis de stipuler que seulement 6% de notre PIB revient à l'Éducation nationale!

Eh oui, lecteur, ce n'est pas en vendant des livres que la France va se relever! D'ailleurs, tu as déjà essayé de tuer quelqu'un avec un bouquin? Tu frappes l'ennemi au visage avec un prospectus de Stéphane Hessel, ça le décoiffera à peine. Avec l'encyclopédie Larousse, c'est possible. Mais bon... trouver un djihadiste qui sait lire, c'est pas simple. Donc on envoie des armes de guerre.

Une sirène aiguë et castafloresque extrait brutalement Marthe de son écriture. Elle sursaute. C'est la Callas s'époumonant pour la Bohème.

« Quelle horreur! Mais d'où ça vient? »

Elle réalise en soufflant que c'est la sonnerie de son téléphone, posé à deux mètres d'elle sur le canapé.

« C'est encore une blague d'Hugo! Il a changé mes paramètres. »

Elle sourit, ne jette même pas un œil à l'écran de son smartphone et reprend la rédaction de sa chronique. Elle doit la livrer à *Charlie Hebdo* avant quatorze heures et il est déjà midi. Mais ça y est, elle a perdu le fil. En plus, elle déteste l'opéra. Toute son enfance, chez sa grand-mère sicilienne férue de Puccini, les octaves ascendantes lui ont fait craindre des bris de verres et de vitres, qu'elle retenait de ses petites mains. Elle tente de se concentrer à nouveau mais la peur et le doute reviennent au-dessus de son épaule pour hurler « tu n'y arriveras pas! »

Elle chasse le souvenir de l'haleine tapageuse et tabagique de son professeur de mathématiques qui la traitait déjà d'insolente et d'impertinente. Sans le savoir,

il avait défini sa vocation. Humoriste! Elle ne garde pas un bon souvenir de l'école. La rentrée ne lui a jamais plu. Pour la rentrée, il a toujours plu. K-way, cartable, trousse, crayons, gomme, stylo-plume, tube de colle, buvards, ardoise, craies, cahiers... Le livre de maths, celui qu'elle oubliait à chaque fois! Le compas, la règle, le rapporteur (quel sale mot), la sonnerie stridente, les néons blafards, l'appel militaire, les couloirs, le grand tableau noir, la moustache jaunie du professeur de maths, je ne bavarderai pas, tu me copieras ça 100 fois... Elle n'était encore qu'une enfant mais elle se demandait déjà quel salopard avait bien pu décider qu'il fallait se lever avant le soleil. Pourquoi les adeptes de Pythagore règnent-ils toujours sur les lecteurs de Rimbaud? Elle rêvait, pour plus tard, comme unique objectif de carrière, de pouvoir se recoucher quand elle le voulait, rester en nuisette, n'être obligée de voir ni d'entendre personne avant d'avoir englouti une cafetière... Déambuler pieds nus, chercher l'inspiration, faire rire si possible. Soudain, l'anticléricale se met à prier :

« Où es-tu cachée putain d'inspiration? Dans quel recoin de mon labyrinthe encéphale? »

Elle la supplie de revenir.

« Montre-toi! Montre-toi! »

Dans les méandres du circuit de la récompense, elle appelle à l'aide. Cette zone du cerveau réagit de la même façon à l'activité sexuelle, la consommation de drogue, le jeu d'argent, et tout ce qui est de l'ordre de l'addiction. La supplique religieuse est logée dans le même compartiment que ce qu'elle interdit ou exècre.

« Drôle de paradoxe! »

La course cruelle des aiguilles de l'horloge semble s'accélérer. Un verre de rosé la siffle un court instant comme un serpent insidieux prêt à cracher son venin. Or, elle s'est fixé de nouvelles règles depuis quelques mois. Plus d'alcool en journée et dans la solitude. Elle hait la légende urbaine qui fait croire que l'absinthe aurait contribué au talent de Zola, Manet ou Verlaine. Non. Son ami, le chanteur Renaud, lui a prouvé que ce catalyseur mensonger n'extrait aucunement de la dépression mais qu'il vous y plonge encore davantage.

Elle songe :

« Ne serais-je addicte plus qu'à toi, Inspiration? Et plus je te cherche, plus tu te caches! Féline, tu te glisses un instant près de moi pour disparaître aussitôt. Comment te capturer et t'obliger à raconter avec moi? Viens, n'aie pas peur. Je te promets de ne pas te séquestrer dans une chambre pour t'y briser les jambes, comme Annie à Paul Sheldon dans *Misery*. »

Elle s'étonne de penser à Stephen King, qui n'est pourtant pas son auteur favori. Un verre de vin ne parviendra pas à anesthésier le doute coriace. Elle se le répète, en avalant un comprimé de Baclofène.

« Où en étais-je? Ah oui... Les ventes d'armes! »

Et puis on peut aussi renvoyer Hollande au Mali. Le dieu de la pluie en personne! Le désert en a bien besoin. Presque aussi chanceux que Kennedy avec les voitures décapotables, François va parader dans les rues de Bamako sous la flotte, en sauveur.

Avec BHL, bien sûr. Le va-t-en-guerre qui est à la philosophie ce que Cyril Hanouna est à la littérature.

Alors oui, on va nous rétorquer qu'on vend des armes à des pays qui décapitent les homosexuels. Mais on ne leur vend pas des sabres, que je sache!

On me dira aussi que c'est une guerre sans images. Mais ils ont l'habitude de ne rien voir au Mali. Amadou et Mariam, tu crois qu'ils suivent le théâtre des opérations sur écran plasma 42 pouces?

Non.

Ça ne se fait pas d'aller filmer les forces spéciales françaises envoyées sur les mines d'uranium d'Areva pour les protéger d'attaques islamistes. L'armée qui protège des intérêts privés, c'est une première!

Oui, lecteur, la France est un pays riche! De Dunkerque à Abidjan! Sois fier!

Le téléphone sonne à nouveau. Ça ne fait plus rire Marthe. Elle saisit l'appareil et découvre que l'appel provient de l'étranger (+223...).

« Encore une arnaque! » pense-t-elle.

Elle éteint son portable en songeant à la misère de ces petites frappes qui tentent de vous extirper quelques euros, et se replonge dans son récit.

Mais un peu de modestie : il ne faut pas l'étaler à longueur de journaux télévisés. De toute façon les caméras sont monopolisées par la Manif pour tous. On ne peut pas être partout. Et le Mali, je te rappelle que c'est « Un papa, cinq mamans ». On ne ment pas aux enfants.

On leur explique que l'avenir, ce n'est pas d'écouter Freddie Mercury dans un loft du Marais. On les protège de tout ce qui est contre-nature.

Ah, oui, je t'entends déjà me rétorquer que marcher sur l'eau c'est un peu contre-nature aussi. Mais heureusement que les futurs réfugiés maliens n'ont pas cette faculté parce que la Méditerranée deviendrait un sentier pédestre à sens unique en moins de deux. Alors réjouis-toi, lecteur.

Tu habites un pays qui s'enrichit avec des guerres et des ventes d'armes pour sauver l'uranium de nos centrales nucléaires. Tu as un compte en banque plus proche de celui de Dassault que de celui de Gandhi. Ce n'est pas pour rien. C'est le darwinisme.

Alors, vive la guerre, vive Areva, vive le président et vive le Mali français!

Elle a terminé sa chronique. Signature :

Marth Lefay, le 1^{er} septembre 2014.

Elle se relit. Jusqu'à cette étrange signature. Elle a enlevé la lettre E à la fin de son prénom pour semer le doute sur son identité. Marth est sa signature pour toutes ses chroniques satiriques. Elle espère que Charb, le rédacteur en chef de *Charlie*, sera satisfait de son texte. Elle rallume son portable. Quatre appels en absence. Toujours ce satané +223.

« Merde, mais ils ne vont pas me lâcher ? »

Et c'est à ce moment précis, à la seconde même où elle finit sa phrase, que l'Inspiration lui hurle :

« ANZAR! »

Marth se met à pianoter comme une hystérique sur son ordinateur. Google. « +223... téléphone... Indicatif... »

Le résultat affiche « Indicatif Mali ». Elle ne peut retenir ses larmes et rappelle le numéro. Fébrile. Une sonnerie. Deux... Et Anzar décroche. Elle retient son souffle. Elle attend un mot tout en pensant :

« C'est lui. Il a réussi. Il est vivant! »

Dix-neuf mois d'une incroyable aventure défilent soudain derrière ses paupières closes.

8 janvier 2013. Direction du renseignement militaire. Creil.

Mathieu de Valois, opérateur du centre d'émissions électromagnétiques, a les yeux rivés sur son écran de contrôle. Il lutte contre le sommeil. Huit jours qu'il scrute le moindre détail et qu'il attend une émission sonore, avalant café sur café. Il se redresse soudain alors qu'un signal résonne enfin dans son casque. Il zoome sur la carte, d'une main tremblante. Trois cibles rouges et clignotantes apparaissent sur deux routes formant une patte-d'oie. Le veilleur se retourne et interpelle ses collègues, tous concentrés à d'autres tâches.

« Je les ai! »

Un gradé qui semblait ne plus y croire se lève pour venir constater par lui-même.

« Position? »

— Konna.

— Ils sont passés au Sud! Qui as-tu identifié?

— Ansar Dine, AQMI et MUJAO. »

Le militaire blêmit. Il compose à la hâte un numéro depuis le combiné téléphonique situé à côté de l'écran de contrôle.

« Mon général, nous venons de détecter un problème majeur au Mali. Zone sud. »

**8 janvier 2013. Ministère de la Défense.
Hôtel de Brienne.**

Cédric Lewandowski, directeur de cabinet du ministre de la Défense, est en train de relire un discours alors que son téléphone l'interrompt. Il sait déjà qui l'appelle :

« Bonjour mon général. »

Il devine aussi que Christophe Gomart va lui annoncer quelque chose de grave.

« Monsieur le directeur, les trois groupes djihadistes du Mali ont formé une coalition qui se dirige actuellement vers Mopti et Bamako.

— Cela confirme les soupçons que nous avions. Combien sont-ils ?

— Difficile à dire. Nous avons identifié par satellite soixante-dix pick-up sur ce premier détachement. Certainement les combattants les plus équipés et les mieux aguerris. Mais sur la ligne de démarcation, il y a potentiellement deux mille hommes et trois cents véhicules qui prendront le relais, une fois les villes occupées. En ce moment, ils essaient de brouiller nos observations en se divisant en trois petits groupes qui se rejoindront à Konna. Ce sont leurs téléphones qui les ont trahis.

— J'en avise urgemment le ministre pour que nous organisions une réunion avec vous dans la matinée. Nous serons en contact avec les autorités maliennes. »

Cédric Lewandowski s'apprête à raccrocher quand le militaire l'interpelle une dernière fois.

« Si nous ne faisons rien de suite, demain il sera trop tard. Et ce sera un véritable carnage. »

La gravité et l'inquiétude assiègent immédiatement le visage du directeur de cabinet. Il réajuste ses lunettes, hésite à répondre et raccroche.

9 janvier 2013. Présidence de la République. Palais de l'Élysée.

François Hollande, Jean-Yves Le Drian (Ministre de la Défense), Cédric Lewandowski, le général Gomart et Hélène Le Gal (Conseillère Afrique) s'installent dans le Salon vert.

« J'ai eu Traoré au téléphone longuement ce matin. Il réclame notre aide le plus rapidement possible. Je lui ai demandé une invitation écrite. Je veux rester dans le cadre légal international. Seulement... voici sa lettre... »

Le président tend une seule feuille de papier au ministre de la Défense, à l'en-tête de la Présidence du Mali. Le Drian la lit à haute voix. Hélène Le Gal s'inquiète :

« Il ne fait pas référence à l'ONU... C'est un problème. »

Le général reprend :

« Il nous sollicite pour une intervention aérienne. Or, je crains qu'au sol l'armée malienne ne soit pas suffisante pour contenir l'avancée des djihadistes. Ils sont maintenant à soixante-quinze kilomètres de Mopti et Sévaré et s'ils prennent l'aéroport, c'est fichu ! »

Hollande n'a plus de doute.

« Beaucoup d'États africains constituent une garde prétorienne pour leur protection mais pour le reste, ils s'assurent souvent que l'armée ne soit pas en capacité de faire de coups d'État... Hélène, vous allez me rédiger très rapidement une autre lettre avec Laurent Bigot. Je la soumettrai aujourd'hui à Traoré pour signature. »

Le président soulève ses lunettes de la main gauche pour se frotter les yeux avec le pouce et l'index.

« Jean-Yves et Cédric, il va falloir plancher avec Fabius sur les éléments de langage. De quoi peut-on nous soupçonner? Or, pétrole, uranium? »

Le ministre rétorque :

« Il y a danger au nord du Niger pour Areva. Trente pour cent de notre uranium. C'est à deux pas de nos ennemis. Il faut insister auprès de l'opinion publique sur le danger du terrorisme. »

Hollande se tourne vers le général.

« Qu'allez-vous faire?

— Je suis en contact permanent avec Didier Dacko et Abass Dembélé, haut commandant des forces maliennes. Les djihadistes approchent de Konna. Je vous propose de faire appel à nos forces spéciales basées au nord du Burkina Faso afin qu'elles établissent une reconnaissance immédiate sur l'aéroport de Mopti-Sévaré.

— Très bien. Je vous demande maintenant à tous la plus grande discrétion. La France n'est pour l'instant pas officiellement en guerre. »

10 janvier 2013. Konna. Mali.

Le colonel Daniel Diarra est au-dessus du checkpoint de l'entrée nord de Konna. En hauteur, à l'ombre d'un acacia, il scrute la route avec ses jumelles. Il est nerveux. D'un revers de manche il s'essuie le front et remet son béret vert, avant de replonger son regard dans les puissantes lunettes binoculaires. Issu de l'ethnie bobo, il a connu des années de bonheur à San, plus au sud, aux abords des lagunes de Sanké, lieu de pêche collective et festive appelé « Sanké mon ». Musulmans, chrétiens et animistes y vivaient en harmonie. Il songe aux différents peuples qui cohabitaient pacifiquement dans cette région. Une soixantaine d'ethnies composent la population malienne, mais pour Diarra, il y a essentiellement deux pays en un : celui des « peaux pâles » au Nord, les Arabo-Berbères, et celui des Noirs, au Sud.

Il sait depuis longtemps qu'il sera difficile d'établir la paix. Cette paix qu'il a pourtant connue entre les différentes tribus subsahariennes : sa famille bobo était voisine des Peuls, éleveurs, des Bambaras, agriculteurs et des Dogons, des artistes. Ces derniers sont réputés pour leurs connaissances astronomiques. Observateurs assidus des étoiles, ils savaient bien avant Galilée que la terre est ronde. Ce sont des tribus qui ont fui l'islamisation. Dans une même famille, on pouvait être adorateur d'Amma, d'Allah ou de Jéhovah, sans que cela ne soit source de conflit. Ils avaient même inventé le concept de la « parenté à plaisanterie », une pratique sociale qui consiste, entre tribus, à se moquer, se taquiner, se provoquer,

toujours verbalement. Et il est interdit de se vexer. Une sorte de décrispation sociale pleine d'humour et d'originalité.

Tout à sa concentration, Daniel se remémore la naïveté des jours heureux... Jusqu'en janvier 2012, il y a un an, lorsque la guerre contre les djihadistes a commencé. Diarra a combattu à Tessalit et à Gao et il déteste profondément ces intégristes. Il sait leur barbarie, leur cruauté et leur intolérance. Alors que lui est convaincu que l'adhésion à une religion se fait par amour et non par la force. Dans le Nord, il a vu les mains coupées de ceux qui ne voulaient pas se convertir à la charia, les enfants enrôlés, les cent coups de fouet en public pour une cigarette, les couples illégitimes lapidés... Il sait les instruments de musique, les livres, les sculptures ancestrales et les salons de coiffure brûlés par des hystériques galvanisés par la drogue. Daniel se sent missionné, investi d'un lourd devoir, motivé à en mourir. Il ne laissera pas passer l'envahisseur. Il épie chaque mouvement sur la route. Un paysan à dos de mulet approche du barrage. Les jumelles s'ajustent sur le vieil homme. Le moindre mouvement peut être un danger. Dans son talkie-walkie, Diarra ordonne :

« Contrôle! »

Au niveau du checkpoint, il voit l'un de ses militaires se saisir de son porte-voix.

« Ne bougez plus. Mains en l'air! »

Le fellah s'exécute aussitôt. Il saute de sa monture et lève les bras au ciel. Zoom sur son visage. Il est terrorisé. Sous sa tunique, il a un pantalon. Daniel n'a donc pas de scrupules à demander à ce qu'il

soulève son vêtement. L'homme obéit. Pas de ceinture explosive.

« Tu peux l'approcher, pas de problème. Vérifie ce que ses sacs contiennent.

— Du mil et du sorgo.

— Ok, il peut passer. »

Sur l'horizon, le colonel a remarqué depuis un moment un nuage de poussière qui approche. Ça l'inquiète.

« Seraient-ils déjà là? »

Les minutes passent. Longues comme des heures. Il contrôle un jeune couple sur une mobylette. Le garçon arbore un maillot de football et la fille a les cheveux libres.

« J'espère qu'on ne vous interdira pas tout ceci dans quelque temps! », songe Diarra.

Puis c'est un homme et sa fille qui approchent du barrage. Zoom à nouveau. Le père est en djellaba et la petite porte une robe ample. Une perle de sueur coule sur la tempe de Daniel.

« Merde, merde, merde! »

Il suit avec une attention redoublée leur marche vers le poste de contrôle. Son talkie-walkie crépite.

« Qu'est-ce que je fais? »

— Contrôle! »

Le soldat reprend son porte-voix.

« Ne bougez plus. Levez les mains! »

Le père et sa fille obtempèrent. Une tension palpable s'installe et l'inquiétude monte des trois côtés. Le colonel sait qu'une ceinture explosive peut se dissimuler sous la robe de la jeune fille comme sous celle du père. Le contrôleur aura du mal à demander à l'homme de dénuder son enfant. Et les deux autres sont pétrifiés. Diarra n'hésite plus.

« Demande-leur de soulever leurs vêtements. »

Le soldat brandit à nouveau son mégaphone et donne l'ordre. Face à lui, le père fait un signe de la main pour signifier au militaire qu'il est fou et il montre l'enfant. Le talkie-walkie grésille à nouveau.

« Mon colonel, ils refusent.

— Alors qu'ils dégagent! Et vite! »

Le porte-voix hurle alors :

« Faites demi-tour! »

L'homme et sa fille s'exécutent. Soulagement général. Daniel expire. Il boit une gorgée d'eau. S'essuie à nouveau le front et braque ses jumelles sur le nuage de poussière qui continue d'approcher. Il reconnaît enfin un bus de transport touristique Mercedes de la compagnie Sonef, ce véhicule jaune et blanc qui emmène chaque jour en ville des travailleurs des villages voisins. Il est rassuré.

« Tu montes à bord et tu vérifies chaque passager. »

Avant d'arrêter le bus, le garde fait signe à sa troupe de se rassembler et d'encercler le véhicule. Le chauffeur arrête l'engin. Le militaire monte à bord pour contrôler les usagers. Quatorze hommes, tous enturbannés. Arme pointée, le soldat avance et regarde chaque siège et chaque occupant. Il en oublie un instant, une infime seconde, le chauffeur qui est dans son dos. Celui-ci se jette sur lui et d'un coup de lame rapide et précis, l'égorge. Les kalachnikovs surgissent de dessous les sièges et mitraillent l'armée malienne depuis les fenêtres du bus. Scène apocalyptique. Surpris par la vitesse d'exécution, les militaires tombent un à un. Dans un réflexe qui le dépasse, Daniel interpelle un homme à ses côtés.

« Le réservoir! Tire dans le réservoir! »

Le soldat ajuste sur son épaule son RPG-7, un lance-roquette, et tire. Le bus explose littéralement. Une boule de feu puis une colonne de fumée noire. Diarra inspecte la carcasse depuis ses jumelles. Plus un geste, plus rien. De la tôle froissée dans les flammes. Les survivants se rassemblent. Il décide de descendre vers eux. Mais au bout de quelques pas, un vacarme survient. Des pick-up surgissent de partout. Poussière. Vrombissements. Crépitements de rafales de mitrailleuses. Une déchirure violente à l'aine. L'artère fémorale libère un geyser de sang. Daniel tombe à genoux. Tout devient flou. Juste le temps d'entendre des cris « Allahu Akbar » et de voir flotter les drapeaux noirs des djihadistes. Une deuxième balle le touche. Dans un dernier soupir, le colonel revoit son père tirant un filet de pêche rempli à ras bord. Il le voit sourire. Il sourit aussi et meurt.

10 janvier 2013. Désert de Tanezrouft. Mali.

Anzar se réveille dans le creux de la grande dune de sable. Il fait encore nuit mais les étoiles sont moins distinctes. L'aube pointe. Le Touareg prend une gourde d'eau pour réaliser ses ablutions. Il se lave la main droite, puis la gauche, se rince la bouche et le nez, s'asperge le visage, nettoie ses bras jusqu'aux coudes, s'arrose toute la tête et se frotte les oreilles. Il finit par les pieds. Il aime ce rituel et repense aux significations de ses deux prénoms, Anzar pour la pluie et Bilal pour l'eau. Il scrute l'horizon à l'est et voit la lueur blanche attendue pour la prière de l'aube. Le tapis est déroulé entre l'est

et le sud-est, c'est la Qibla, l'orientation vers la Kaaba. Il prie. Puis il remet son troupeau de dromadaires en marche pour quitter les dernières dunes de l'Erg Chech en direction du soleil levant. Brutalement, le désert devient plat à perte de vue. Il n'y a plus rien. Absolument rien. Du sable, des cailloux, et l'horizon où le ciel et la terre se confondent. Mais aucune angoisse ne gagne Anzar. Il dandine inlassablement au gré de sa monture. Il se demande un instant si l'animal pense. Mais non, il ne pense pas. Il avance, c'est tout. Il obéit à un ordre immuable et vieux comme le monde.

Imprimé en France
par Sepec
à Péronnas (Ain)

Mise en page : Éditions Passiflore

Dépôt légal : avril 2021

ISBN : 978-2-37946-039-5

Avec le concours financier
de la Région Nouvelle-Aquitaine
et de la DRAC Nouvelle-Aquitaine





Marc Large est journaliste, dessinateur de presse (Sud Ouest, le Canard Enchaîné, Charlie Hebdo...), et l'auteur de nombreux livres, dont La folle histoire de Félix Arnaud, son deuxième roman. Il a obtenu le trophée du meilleur dessin professionnel lors du 20e Presse Citron de l'École Estienne.

Toi, qui que tu sois

Marc Large

Tout au long de l'opération Serval, qu'est-ce qui a bien pu relier un Touareg du désert de Tanezrouft, une chroniqueuse de Charlie Hebdo, un cheminot basque et un légionnaire serbe? L'amour, la haine, la vengeance ou tout simplement le sort, autrement appelé mektoub?

Anzar quitte le Mali pour traverser le Sahara, le Maroc, la Méditerranée, l'Espagne et les Pyrénées. Exil prodigieux et chocs des cultures. Entre précieuses rencontres et infinie solitude, partages et privations, emprisonnements et enivrantes libertés, la quête du nomade le mène inexorablement vers une fin que nul ne pouvait envisager.

18 €

